

COMBAT  
18, rue du Croissant - 2e

23. Oct. 1969

LE THEATRE

« PENELOPE »

de Leonora Carrington

A LA BIENNALE DE PARIS

... comprend ce qui a pu attirer Catherine Monnot dans cette œuvre de Leonora Carrington qu'elle présente dans le cadre de la Biennale de Paris au théâtre de Plaisance. Cette opposition constante entre deux univers, féerique d'une part dans un style rappelant Lewis Carroll ; cruel d'autre part à la manière de Losey ou de Polansky, lui permettait d'employer différents langages, et le passage de l'un à l'autre grâce à tous les artifices que l'œuvre semblait réclamer naturellement.

Car le naturel, dans cette œuvre surréaliste, le normal dans la mesure, sont les règles de cette histoire d'une petite fille sequestrée jusqu'à l'âge de 18 ans, par son père, dans une nursery où elle vit au milieu de ses jouets dans ses rêves et ses amours enfantines représentées ici par un vieux cheval de bois. Le drame naît de la découverte du monde adulte qu'elle refuse avec force et de l'abandon de l'enfance dans laquelle elle était tenue par un père indifférent et une gouvernante sévère.

Catherine Monnot semble cependant avoir voulu dépasser ce drame psychologique et nous montrer que cette lutte est l'équivalent de la lutte maître-esclave (ici père-gouvernante-fille) et le résultat d'une aliénation au stade de l'enfance, fruit d'une éducation donnée. Son travail est précis, serré dans les scènes réalistes, mais manque de mesure dans le rêve et le fantastique, peut-être est-ce aussi la faute d'un texte qui est assez faible et que sauvent par moment des acteurs de talent comme Françoise Decaux, Georges Ser ou Andrée Tainsy.

Catherine Monnot aurait peut-être pu oser plus, la Biennale est faite pour ça.

Par intérim :

Jean Jacques OLIVIER

LE THEATRE

par Matthieu GALEY

Combat 25 Oct-69

LA DOULOUREUSE MUTATION

DES ZUPATTES

de Philippe Adrien

Déshabillage du bla-bla-bla

Je les connais désormais de la tête aux pieds — et ce n'est pas une formule creuse puisque j'ai pu contempler leurs corps pendant une demi-heure, entièrement nus, à l'exception d'un jeune homme qui portait un plâtre au bras gauche — mais je ne sais pas leurs noms. C'est une équipe, une espèce d'atelier de recherches qui se livre depuis plusieurs années à des séances hebdomadaires de réflexion psycho-dramatiques, et ce groupe Hutop, aidé du jeune auteur Philippe Adrien (La Baye), présente sous ce titre hermétique le résultat de son travail.

Il n'y a pas de texte, à proprement parler, mais une partition de mots, souvent récitée en canon, avec une virtuosité réellement étonnante. Ce sont des variations et fugues sur le langage de tous les jours, la dérision du bla-bla-bla sur le thème « Je parle, virgule, un point c'est tout », formule qui résume en partie l'esprit de cette œuvre bizarre. Si l'intention n'est pas d'une clarté limpide — ou au contraire l'est trop s'il s'agit seulement d'une satire parodique de la parole —, on ne peut pas dire que ce soit ennuyeux. C'est assez passionnant, à condition d'écouter cela comme une musique.

On connaissait déjà ce goût de Philippe Adrien pour le « baratin » considéré comme l'expression la plus pure de l'absurde et du vide; il ne fait que pousser à ses limites extrêmes ce portrait

sonore de notre maladie langagière. Je serais bien embarrassé néanmoins s'il me fallait dire à ce genre de spectacle peut conduire, sinon peut-être, conclusion logique, au total silence, qui laisserait aux corps muets le soin de s'exprimer. Quand ils ne sont pas laids, c'est déjà quelque chose de positif, d'autant que l'humeur ne perd pas tout à fait ses droits, en dépit du terrible sérieux de l'entreprise. La fin, en particulier, est fort drôle, car précisément, il n'y a pas de fin. Les acteurs, rhabillés, ont toutes les peines du monde à convaincre les assistants que le spectacle est terminé. Ils sont obligés de descendre dans la salle, en invitant les gens à s'en aller. En effet, quand la logique n'est plus de la partie, il n'y a aucune raison pour cela s'arrête à un moment ou à un autre : « Nous voilà dans une drôle de situation », répète inlassablement l'un des comédiens resté sur la scène...

Quelle est la part de l'improvisation dans ce happening qui se défend d'en être un ? Je ne saurais le dire non plus. Nous sommes dans un étrange domaine à mi-chemin du théâtre et du réel, où le critique n'a plus qu'à constater, et à se taire, comme tout, dans ce spectacle, nous y invite Douleuse mutation pour les bavards que nous sommes...

Studio des Champs-Élysées,  
Biennale de Paris.